

En quatrième vitesse

Robert MAGGIORI 24 juin 2010 à 00:00

La modernité définie par l'accélération des rythmes sociaux

«*Cours, cours, camarade, le vieux monde est derrière toi.*» Si le slogan était chanté avec un bel entrain en Mai 68, c'est qu'on croyait fermement, alors, que devant soi il y en avait un autre, de monde, encore à venir, à bâtir - mais certes plus beau, capable en tout cas, d'aimer les volontés et les intelligences. Vers où court-on à présent, en temps de crise ? Il y a crise, disait Antonio Gramsci, lorsque ce qui devait disparaître (parce que malade, abîmé, inefficace, dépassé...) n'arrive pas à mourir, et ce qui était censé naître ne parvient pas à mûrir. De nos jours, la crise elle-même semble en crise : elle s'«installe» donc, sans que nul ne puisse identifier le point *critique* au-delà duquel elle deviendra catastrophe ou trouvera sa fin. Aussi, financière, économique, politique, morale, peut-être existentielle, en parle-t-on comme si elle était météorologique. Le temps qu'il fait est «détraqué», et les temps qu'on vit itou : parce qu'ils vont trop vite, provoquent comme un «décollement» entre le temps de la vie quotidienne, le temps biographique, le temps social et le temps historique, ou font que les individus perdent *«leur capacité à intégrer par le récit leur existence personnelle dans un passé riche de référents et un futur porteur de sens»*. Est-il possible de dire dès lors en quoi consiste la *nouveauté* de l'époque actuelle ? La «victoire» du capitalisme, l'hégémonie du pouvoir financier, la mondialisation, ont-elles marqué une *«rupture dans la modernité»* ou une *«rupture avec la modernité»* ? Le diagnostic avancé par Hartmut Rosa, sociologue et philosophe, professeur à l'université Friedrich Schiller de Iéna, est qu'aujourd'hui *«les phénomènes d'accélération et de désynchronisation sont au cœur de presque toutes les définitions des "temps nouveaux"»*.

L'idée qu'actuellement les processus eux-mêmes, de quelque nature qu'ils soient, comptent moins que la vitesse à laquelle ils se produisent, est assez courante. On sait qu'à un niveau plus complexe, un sociologue et urbaniste tel que Paul Virilio a fait de la vitesse le centre de ses recherches (jusqu'à fonder une «dromologie» et une «chronopolitique»). Hartmut Rosa, qui s'inscrit dans la lignée de la Théorie critique de l'École de Francfort (Max Horkheimer, Theodor W. Adorno...), a un projet encore plus ambitieux, puisqu'en définissant *«la dynamique de l'accélération dans la trame structurelle et culturelle de la modernité»*, il veut contribuer à *«une théorie systématique de la société empiriquement fondée»* et à une *«redéfinition sociologique»* de la dite modernité. *Accélération* est un ouvrage d'importance, extrêmement détaillé et argumenté (près de cent pages de bibliographie et notes). Pour en saisir l'idée centrale, il faut songer au paradoxe dont chacun fait une expérience quotidienne, et dont Rosa veut *«dépister la logique secrète»*, à savoir : *«Nous n'avons pas le temps alors même que nous en gagnons toujours plus»*, grâce aux progrès des technologies.

Il semble en effet qu'on soit tout à fait libre de fixer la vitesse de sa vie, et la manière dont on veut passer son temps. Mais il n'en va pas ainsi. En réalité, cela dépend *«dans une large mesure des structures temporelles de la société»*, qui, parce que collectives et sociales, sont, comme dirait Durkheim, *contraignantes*, et doit également au résultat des *«négociations»* que

chacun est amené à entreprendre. On peut certes, de son gré, se prendre dans l'après-midi une heure de sieste, mais fixer un rendez-vous chez le dentiste, prendre le train ou l'avion, faire la queue à la caisse du supermarché, réserver une chambre d'hôtel, faire ses courses le dimanche, commencer des études pour devenir vétérinaire, assurer un avenir à ses enfants, chercher un travail, etc. demandent un certain nombre de coordinations et de synchronisations, simples ou très complexes, parce que cela fait entrer en jeu d'autres rythmes et d'autres types de temps (à la fois *donnée* naturelle et *construction* professionnelle, culturelle, économique, etc.).

Or, d'après le sociologue allemand, les structures temporelles de la modernité sont essentiellement placées sous le signe de l'accélération, notamment l'accélération technoscientifique, visible évidemment dans le transport (des personnes, des biens, de l'information), l'accélération (paradoxale) des rythmes de vie, l'accélération de la vitesse des transformations sociales et culturelles.

Dès lors les procédures de synchronisation se révèlent de plus en plus difficiles, sinon impossibles - alors qu'on serait enclin à penser qu'Internet, «*sans-lieu*» où tous les événements arrivent *simultanément*, réalise au contraire une synchronie globale.

De cette difficulté, témoignent notamment les stratégies temporelles («*différer, surseoir, activer, ajourner, changer le rythme et la durée*») de plus en plus présentes dans les conflits sociaux, ou encore la «*lutte pour le temps de vie*» (durée des formations, temps de travail, contrats déterminés, congés maladie, âge de la retraite, etc.) qui, «*plus encore que les exigences salariales*», pèse sur les débats économiques et politiques dans les sociétés capitalistes.

La désynchronisation a évidemment des effets néfastes sur «*la construction du rapport du sujet à lui-même*», dans la mesure où celui-ci négocie en vain avec des temporalités accélérées qu'il ne peut maîtriser (d'où l'excitabilité, le stress ou, par contrecoup, l'ennui). Sur les relations avec les autres aussi. Mais, également, sur des phénomènes macroscopiques : l'extrême vitesse à laquelle circule l'information ou se réalisent à l'échelle mondiale les opérations financières ne permet plus, par exemple, «*une resynchronisation entre perspectives des acteurs et perspective du système*», si bien que les événements ne sont plus «*susceptibles d'être maîtrisés politiquement, et même en partie juridiquement*».

Si les individus ont du mal à être «dans leur temps» (ou le *tempo* de leurs sociétés) et à en épouser les rythmes, si «*la science et la technique d'une part, le droit et la politique de l'autre ont cessé de "marcher du même pas" et se seraient désynchronisés*», que devient l'idéal (ou le projet normatif) qui était justement celui de la modernité, à savoir l'«*autonomie individuelle et collective*»? Il est probable qu'il faille bientôt y renoncer, conclut Hartmut Rosa, et inventer des formes alternatives. C'est pourquoi sa «*théorie systématique*» de la société ne manque pas de fournir aussi les outils pour une nouvelle critique de l'aliénation. Le temps de la crise du monde d'aujourd'hui est certes une crise du temps. Mais il importe de comprendre, si on ne veut pas par lassitude ou désespérance céder aux «*pathologies de l'accélération*» et aux exigences de la flexibilité, comment les structures temporelles de la société ont conduit les hommes à «*vouloir ce qu'ils ne veulent pas*» - à suivre un train d'enfer sans savoir où il faut aller.

Robert MAGGIORI

